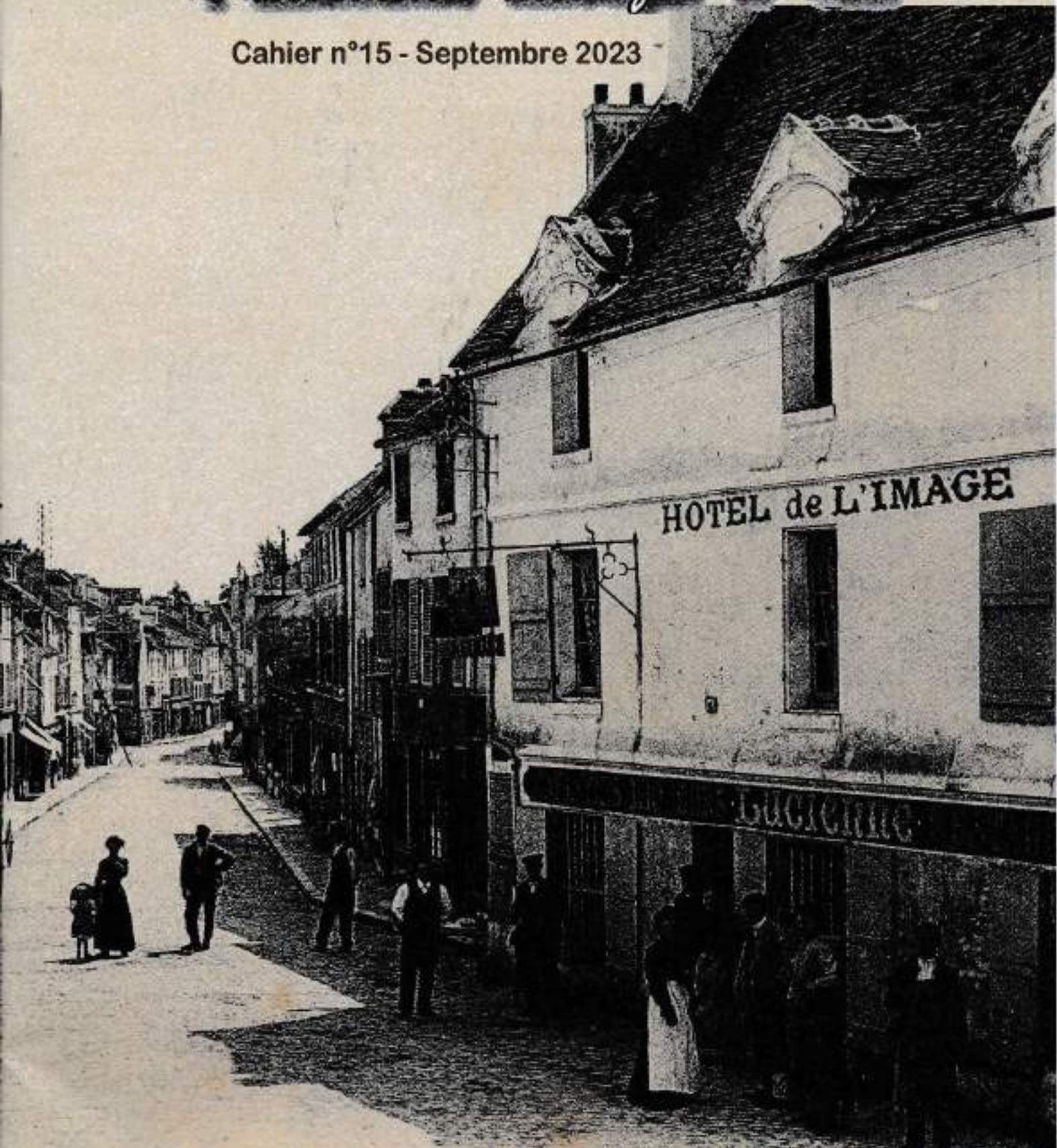




Triel, Mémoire & Histoire

L'association historique de Triel

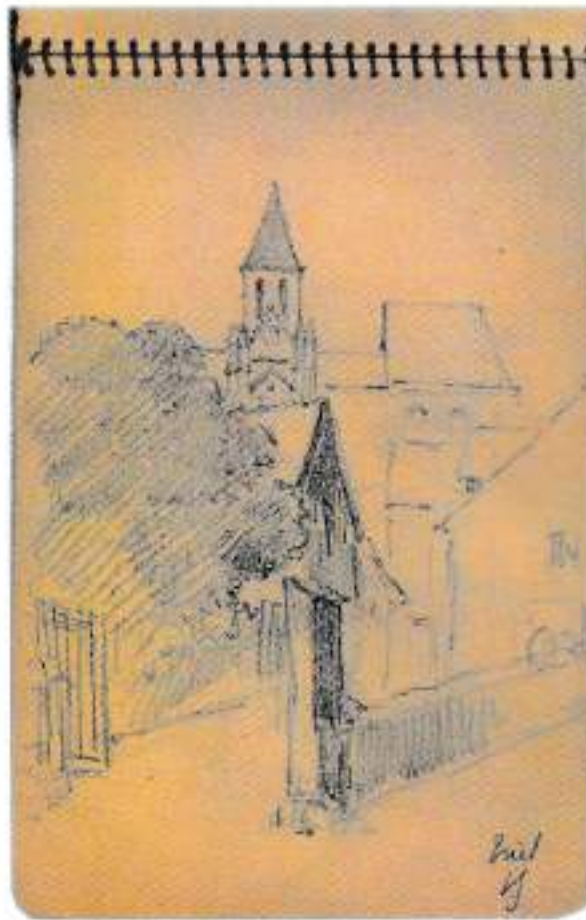
Cahier n°15 - Septembre 2023



— La Grande-Rue. TRIEL (Seine-et-Oise).

SOMMAIRE

- 3 – Éditorial.
- 4 – Mémoires vives - Souvenirs d'un cultivateur triellois, Gérard Michel.
- 9 – Publication - *L'église Saint-Martin de Triel* : Le livre réalisé par TMH.
- 11 – Hommage - Victor Schlienger (1875-1967), peintre triellois.
- 15 – Conférence - ZOLA, *Le roman d'une vie*.
- 16 – Conférence - *Fortunée d'Este Modène, dernière Châtelaine de Triel*.
- 18 – Visite du château de Monte-Cristo, paradis d'Alexandre Dumas.
- 22 – Participation de TMH aux activités locales.



Une page du carnet de Victor Schlienger
Un quartier de Triel en 1942

EDITORIAL



Plaisir des rencontres

C'est avec une réelle satisfaction que nous avons repris le chemin de nos manifestations lors du Forum des associations en septembre dernier, après l'interruption des contacts due à la pandémie Covid 19.

Notre plaisir allait pouvoir s'exprimer lors de la présentation de notre dernier ouvrage *L'église Saint- Martin de Triel*. Les nombreuses personnes présentes le 10 septembre 2022, salle Grelbin, nous assuraient de l'intérêt suscité par cette édition, lors de la séance de dédicaces.

Une autre édition réjouissait les amateurs de peintures, aquarelles ou dessins, à l'occasion d'une exposition intitulée *Victor Schlienger, un peintre raconté par ses petits-enfants*, triellois d'adoption, installé à Pissefontaine au début du XX^{ème} siècle. Les Triellois sont venus nombreux « rencontrer ce Monsieur », tellement présent dans le comportement de sa famille, que nous aurions pu nous attendre à le trouver parmi nous.

Au plaisir des rencontres trielloises, je vous incite à découvrir les « Mémoires vives » de Gérard Michel, un retour dans le passé de l'agriculture trielloise raconté avec tellement de vérité.

Puisque j'évoque des rencontres, vous retrouverez Zola dans son intimité par le biais de l'intervention de Françoise Camut, qui nous fit redécouvrir « Zola, le roman d'une vie. »

Claude Barouh, quant à lui, nous invite à la rencontre de la dernière occupante du château de Triel, détruit à la Révolution, la Comtesse de la Marche, Princesse de Conti : Fortunée d'Este Modène.

La sortie annuelle nous a offert un autre rendez-vous à Marly-Le-Roi pour retrouver Alexandre Dumas dans son Château de Monte Cristo.

Par ailleurs, le colloque de la Fédération des Cercles Historiques et Archéologiques des Yvelines a rassemblé de nombreuses associations à Bonnières-sur-Seine pour nous faire découvrir *Les couples célèbres dans les Yvelines*.

Au fil de l'année, nous avons programmé un atelier « découverte de la mythologie grecque » grâce à la disponibilité de l'une de nos adhérentes, Françoise Desmots ; en trois séances nous avons côtoyé ce monde particulier qui aiguise tant notre curiosité. Nous avons été aussi aux côtés de Triel Rando Nature pour cheminer dans notre ville afin de la faire mieux découvrir, et participé au Salon du livre de Maule. Par ailleurs, nous sommes allés à la rencontre des écoliers...

Nos activités des mois à venir aborderont des thèmes toujours aussi variés : pour les partager, il vous suffira de continuer à nous suivre comme vous l'avez fait depuis quinze ans !

Merci à toutes et tous pour votre fidélité.

Bonne lecture, bel été.

Très cordialement.

Danièle Houlemare

Présidente de TMH

Mémoires vives

Souvenirs d'un cultivateur triellois. Gérard Michel (photo)

Entretien de Dominique Aerts avec Gérard Michel, 76 ans en octobre 2011, demeurant à Triel-sur-Seine au 63, rue des Créneaux.

Je suis né le 23 avril 1935, au 59 de la rue des Créneaux. Mes parents étaient cultivateurs à l'époque, pas agriculteurs, de génération en génération. Mon père, Paul Michel, était le fils d'Ernest Michel, d'une grande famille de douze enfants. On peut remonter jusqu'au début du XIX^{ème} et même plus loin. Ma mère était une étrangère ! Elle était de l'autre côté de la Seine, du hameau de Vernouillet qui s'appelle Marsinval avec ses trente habitants, à l'époque. Trente personnes jusqu'à la construction du domaine de Marsinval qui a été édifié à l'emplacement d'une ferme où j'allais chercher le lait, dans les années 40, quand j'étais chez mes grands-parents.



Mon père a cultivé selon l'évolution du territoire, de la vigne, des arbres fruitiers sur les coteaux et du maraîchage dans la plaine vers les années 1905, suite à l'arrivée des eaux d'épandage de la ville de Paris. Mon père a vécu dans quatre maisons différentes de la rue des Créneaux. Il est né dans la maison à l'angle de la rue du Montoir et de la rue des Créneaux. Il y avait deux fermes, mes grands-parents ont habité dans une partie. La maison a été habitée après par Monsieur Tréheux, le géomètre, la grande maison avec une façade en meulière. Ce sont les parents de Roger Tréheux qui ont repris derrière mon grand-père. Après, ils ont déménagé au fond de l'impasse, à côté de l'école Charles Dupuis. Ils avaient leur exploitation à côté de la famille Auffret.



Le 3^{ème} déménagement l'a conduit au 59, rue des Créneaux. Mon père s'est marié en 1925 et y est resté jusqu'en 1952. Nous sommes nés dans cette maison, mon frère et moi, lui en 1925 et moi en 1935. En 1952, nous

avons déménagé pour aller deux numéros plus loin, au 63, j'avais 17 ans, depuis, je n'ai plus bougé de la rue. On chipote avec Guy Huet, qui est né rue des Créneaux, pour savoir qui a vécu le plus longtemps dans la rue. Lui, lors de son mariage, a fait une petite escapade rue de Sablonville, c'est donc moi, le plus ancien. On se connaît depuis l'enfance, depuis que l'on marche, depuis l'âge de raison. Guy était au 57, Roger Prévost au 58, en face et moi au 59. À l'époque, le foot n'était pas à la mode, on allait jouer et mettre la pagaille dans le grenier, chez Huet.

La culture dominante dans la plaine de Triel était le poireau. La saison allait d'octobre à avril sans interruption. Avec l'arrivée des eaux d'épandage, il y avait du persil, du céleri, des artichauts.

J'ai même fait dresser les cheveux sur la tête des Bretons en leur disant, que l'artichaut parisien était meilleur en goût que le breton. J'étais habillé en touriste, ils m'ont jeté des regards bizarres.

On imagine mal, qu'en une semaine, partaient de Triel, des tonnes de petits pois. Sur toutes les terres dans la zone du Feucherets, on récoltait des petits pois. Ça se récoltait sur une semaine. Il fallait les récolter juste à point, aujourd'hui, c'est à peine formé, demain c'est bon à récolter et après-demain, c'est trop tard. On n'avait pas le temps de réfléchir. On utilisait une main d'œuvre saisonnière et les familles Huet, Faye, Ghione et Marcel Touillet montaient aux Halles de Paris, des camions entiers de petits pois. C'était la récolte principale de





ces terres-là. Il y avait aussi la culture de carottes, peu de pommes de terre, des asperges dans les terres sableuses des Feucherets, mais je n'ai pas souvenir de grandes récoltes d'asperges. Il n'y avait pas trop de potirons. Au début, dans la plaine, il n'y avait que des légumes et les arbres fruitiers sont arrivés petit à petit, tout d'abord les poiriers sur une grande superficie. J'ai connu des poiriers de 50 ans, soit une plantation en 1920. Il y avait aussi des pruniers, plus précisément des quetsches, et des cerisiers en terrain sablonneux. Pour les abricotiers, c'était avant ma jeunesse. Je n'en ai pas beaucoup connu, on trouvait des abricotiers royaux, sur la zone de la cerisaie qui s'étendait jusqu'au premier passage à niveau. On cultivait beaucoup sur les terres sableuses et la côte, la prune Dauphine qui est une grosse prune noire qu'il faut cueillir à maturité, sinon elle est acide. Cela correspondait à d'énormes quantités à récolter en quelques jours, juste à maturité. On avait un gros avantage à Triel, grâce au coteau ensoleillé. On arrivait très tôt sur le marché des Halles, c'est-à-dire quelques jours avant, voire une semaine avant, par rapport aux autres régions, notamment le versant Vernouillet. La ceinture verte de Paris qui alimentait les Halles était formée des terres à 50 Km autour. L'intérêt était d'avoir un prix plus élevé et ça décidait des rentrées. Dans la même précocité, il y avait la prune de Monsieur qui ressemblait à la prune Dauphine, mais plus rousse, plus petite et de qualité gustative supérieure. On la trouvait sur les coteaux, dans les marais et dans les glaisières. C'était des récoltes assez importantes. Pour mon époque, la culture de la mirabelle était confidentielle, dans les jardins. Par contre, la Reine Claude, sur les coteaux de Triel représentait une grosse récolte.

La plaine

Ces terres n'avaient pas beaucoup de valeur, elles étaient sèches, donc pas bonnes à la culture. Le grand bouleversement a été celui de l'arrivée des eaux d'épandage. Cela a redistribué les cartes au niveau du monde paysan et quelques ouvriers agricoles saisonniers, venus de différentes régions de France ont eu l'initiative d'acheter des terrains, notamment les grandes familles comme les frères Weber, Nicolas, Darin. L'activité agricole s'est déplacée dans cette plaine.

Il n'y avait que des saisonniers, il n'y avait pas de contraintes, ils étaient payés à la tâche pour les petits pois, au poids du sac, par exemple. L'avantage, c'était de favoriser l'économie locale. Le travail des enfants tant décrié maintenant, à l'époque, les familles les emmenaient aux champs. Pour moi, quand je rentrais de l'école, il y avait un petit mot sur la table pour me dire de faire la vaisselle, de préparer le manger du soir. Le jeudi, nous n'avions pas classe. Je me levais et préparais le vélo avec les sacs pour emmener de quoi manger sur le terrain, et puis c'est tout. Les vacances aussi, c'était pareil.



Dans les champs, c'est comme ça... En 1959, il y avait deux chevaux que je menais. Le matériel a beaucoup évolué depuis le XIX^{ème} siècle grâce aux progrès de la science. Les machines comme les faucheuses et les lieuses, représentaient des trésors d'ingéniosité et cela a fait travailler de nombreuses industries.

J'ai toujours admiré le métier de charron qui maniait la forge, le fer et différentes essences de bois, notamment M. Thomas, au 86, rue Paul Doumer. Il y avait une grande habitation avec les ateliers en dessous, une grande cour avec un hangar.



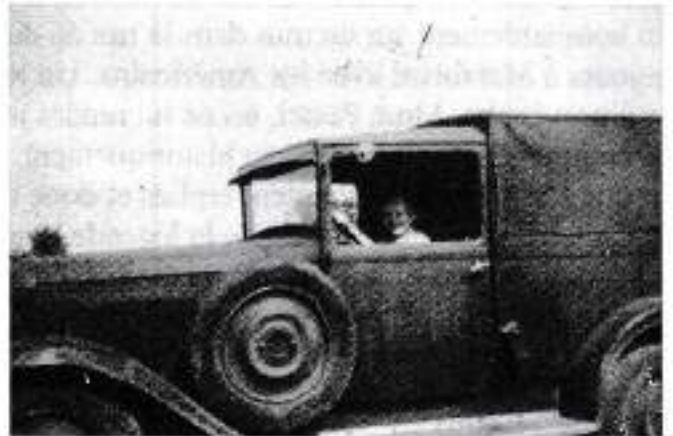
Il y avait aussi les Cauchois, rue de Chanteloup, à la place des ateliers municipaux actuels. C'était extraordinaire, j'ai passé des heures à écouter le père Cauchois parler de son métier. J'étais copain avec son fils Albert, né en 1934. Il accompagnait, l'hiver, son père dans les bois pour choisir les différentes essences pour chaque partie de la charrette : les limons, le brancard, le fond, les moyeux et les rayons. Après la coupe du bois, il fallait débiter le bois selon l'épaisseur nécessaire à sa destination finale et ensuite le sécher. Il avait un capital de bois à sécher pour plusieurs années. Il était charron mais aussi menuisier. Il faisait des portes et des charpentes.

Ils ont construit une maison, dans les années 1970, avec une très grande charpente, rue de l'Hautil au niveau du 42ter, dans une impasse, avant la sente des Jardins Nouveaux. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour leur travail complet sur le fer et le bois.

À l'arrêt de l'extraction des carrières, les champignonnistes sont arrivés dont la



famille Duroselle, sur plusieurs générations. J'aimais bien le personnage du père Duroselle quand il venait présenter la facture à ma mère, il disait toujours : « Vos enfants sont d'un blond plus soutenu, les miens sont plutôt fadasses ». Il disait qu'il était de la même année que de Gaulle. Il y a eu aussi la famille Schotsmans, un peu avant la guerre. Au fur et à mesure que les carrières se libéraient, il y a eu l'installation des cultures de



champignons. Sur des rangées de monticules, on mettait du fumier de cheval que l'on allait chercher dans les haras et les champs de courses avoisinants. Pendant des années, rue de l'Arche, M. Duroselle remuait le fumier avec de l'eau et le faisait fermenter. Sur ces monticules, il ensemait et nous, nous arrivions pour récupérer le fumier pour amender les terrains de la région. C'était du fumier de champignon. J'ai toujours connu les champignonnières.

J'y allais gamin à cheval et ensuite en voiture. J'ai appris à 16 ans à conduire un petit camion. Mon père avait son permis mais il avait un petit côté

émotif et n'arrivait pas à passer le cap de conduire. En plus, il avait une épouse téméraire qui avalait tout le progrès. Mon père était à côté de moi avec son permis de conduire et c'est moi, qui conduisais dans les carrières. J'ai réussi à faire conduire mon père un peu après.

Quand, j'étais à l'armée, ma mère a passé son permis poids lourd, à 60 ans. Nous avons eu un tracteur, ça a été une période

difficile, à l'époque, on n'avait pas les moyens de remplacer le cheval comme ça.

Les méthodes de culture étaient complètement différentes, on s'est adapté mais la période de transition a été affreuse.

Pour la jeunesse, il y avait 2 cinémas. Celui de la rue de La Gare, était situé à droite en montant, il a duré d'avant la guerre, jusque vers 1955, après les hangars Zeutzius, plombier, ont pris la suite.

L'autre cinéma était dans la rue principale. Après la guerre, la salle Cadot était un dancing, il y avait une terrasse sur le côté et pour le mariage de mon frère on a pris un pot, là-bas. J'ai une photo où il y a plein de gens de Triel, Mme Aymé pourrait reconnaître son frère, M. Faye. J'ai fait mes premiers pas de danse à la salle Cadot.

J'ai le souvenir du premier dimanche de mai, on allait avec mon père dans un des bistrotts de Pissefontaine manger de la tarte au flan avec un petit vin blanc du pays. La fête existait encore en 1955.

Sur le bord de Seine, on allait se baigner au puits artésien, l'eau sortait à 27 degrés. Je restais assis sur le bord, je n'étais pas nageur. Il y a eu des noyés, le fils aîné de la famille Anguycar il y avait des herbes filantes qui s'enroulaient autour des nageurs et c'était dangereux.

Quand les Américains sont arrivés, rive gauche, ils ont commencé à bombarder sur Triel. On voit encore des traces du bombardement sur un mur dans la rue du docteur Sobaux. Mon grand-père était toujours à Marsinval avec les Américains. Un jour, il voit arriver une petite dame, avec un sac à provisions, Mme Pestel, on ne lui rendra jamais assez hommage, elle voulait rencontrer le commandant, c'est reconnu historiquement, elle avait une information qui prouvait que les Allemands s'étaient repliés et donc que les Américains bombardaient des civils. Certains pensent que c'est de la légende, mais non. Pendant qu'elle était là-bas, sa maison a pris un obus en pleine façade, sa maison était rue du Général Gallieni à gauche de la passerelle, une petite façade parmi les grosses propriétés.

Un bruit courait que les Allemands, avant de partir, raflaient les jeunes gens. Il y a eu le massacre des frères Tissier aux Grésillons.

Mon frère, de 19 ans, Gérard, le fils du charcutier de la rue Paul Doumer et le fils du serrurier Legendre, en bas de la rue des Créneaux, avaient décidé de passer rive gauche, côté américain, pour éviter d'être raflés. Avec mon père, ils cherchaient le passeur en bord de Seine.



Les Américains, ont vu des silhouettes, ont tiré des obus fusants qui explosaient à 2 mètres du sol et arrosaient en parapluie. Les 4 lascars se sont aplatis et ont fait demi-tour et sont restés planqués comme ils pouvaient.

En 1940, il y a eu un vent de panique. Toute la population française était sur les routes donc ma famille aussi. Un oncle venant de Reims, avec toute sa famille et un copain garagiste venaient nous chercher. Ma mère a chargé les bagages dans la camionnette C4 et on partit en passant pour prendre mon grand-père. Dans la rue du Pont, les 2 voitures ont été obligées, par des militaires français, de se ranger le long du garage Bagros. On a laissé passer les camions militaires et le pauvre pont qui n'était prévu que pour passer une voiture à la fois avait son tablier qui fléchissait. Une fois le convoi passé, nous avons pu traverser. Le soir chez le grand-père, vers 20 heures, on a entendu une détonation, et sur le perron nous avons vu une lueur : le pont de Triel venait de sauter. D'autres témoins avaient affirmé que le pont avait sauté en fin d'après-midi, en fait comme le résultat n'était pas satisfaisant, ils avaient tiré une deuxième fois, le soir.



Je suis un des derniers à être passé sur le pont de Triel, en juin 1940.

Au niveau de la culture, la particularité de la maison Michel, c'est d'avoir des terrains sur Breteuil et Triel, donc les déplacements se faisaient à cheval et en charrette et par le bac. À Marsinval, il y avait une grange où on pouvait laisser le cheval quelques jours. J'ai rarement été une semaine sans passer sur le bac. On était de gros clients et après avec la C4, les passeurs n'arrêtaient jamais, c'était permanent, il y avait un roulement de 4 passeurs avec un de chaque côté, un dans la vedette et un au dehors. Autrement les ponts étaient à Poissy et à Meulan. À l'époque, les lignes de chemin de fer, rive droite, avaient sauté. Pour aller à Paris, il fallait aller rive gauche par n'importe quel temps, pour prendre le train. Un jour, voyant la Seine monter à vue d'œil, les passeurs ont décidé qu'ils devaient arrêter et que ce serait le dernier passage du bac. Les voyageurs sortant du train se sont précipités et n'ont pas voulu laisser passer le cheval et la charrette. Le poids du cheval et de la charrette étant supérieurs au poids des passagers,

un deuxième passage n'a pas été possible avec la charrette et le cheval, la Seine était trop haute. À 20 heures, mon père a été obligé de retourner à Marsinval. Comme le pont de Meulan était aussi détruit, la semaine suivante il a fallu qu'il fasse le tour par Mantes pour regagner la rive droite. Robert Dupuis était un paysan, son exploitation dans la plaine était importante. Il avait récupéré un gros camion après la guerre. Lors d'une fausse manœuvre, le camion est allé à l'eau en arrivant à l'embarcadere du bac. On a réussi à le récupérer en le tirant.

Il y avait deux maréchaux-ferrants. Oscar Jamet et son fils Roland. Ils n'ont pas pris le virage de la modernité. Ils étaient au 85, Grande Rue.

Il y avait également Martial Cinié, au 160, Grande Rue. Son arrière-cour donnait sur la rue des Créneaux, à côté de la graineterie et du plombier Brunet. J'ai une photo des pompiers où il était lieutenant, c'était un homme curieux de nature. Il s'est mis à la motoculture. Son frère, Gabriel, plus jeune et plus calme, en face, vendait des vélos, à la place du restaurant japonais, au 129 Grande Rue.

Mon père qui n'était plus mobilisable, a été pompier pendant toutes les années de guerre. Comme il était sous-officier, il est devenu sergent chez les pompiers. L'équipe était d'environ 23 gars et elle est souvent intervenue, avec son camion, sur les bombardements comme à la gare d'Achères. Le camion avait une grande échelle. Après la guerre, c'est mon frère Roger, qui a pris la relève chez les pompiers.

Gérard Michel (octobre -2011)



L'EGLISE SAINT-MARTIN DE TRIEL

Le livre réalisé par TMH

Ambiance très conviviale, samedi 10 septembre 2022, pour le lancement officiel du livre édité par « TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE » sur notre EGLISE SAINT-MARTIN, église paroissiale classée Monument Historique.

La salle Grelbin bruissait de multiples conversations échangées avec les auteurs de l'ouvrage collectif, réunis autour de la Présidente, Danièle HOULLEMARE, qui retraça l'historique du projet et les péripéties qui marquèrent toutes les étapes du chantier, largement perturbé par les effets de la pandémie COVID.

Imprimé à 500 exemplaires, à compte d'auteur par notre association, il a déjà été diffusé ce samedi à plus d'une centaine d'ouvrages et il est disponible chez nos deux libraires trielloises, HISTOIRE DE LIRE et la LIBRAIRIE DES CHATELAINES, ainsi que sur la Boutique en ligne de TMH (Prix : 25 €).

Notre souhait étant d'éditer un beau livre de référence, un soin particulier a été apporté à la mise en page et à l'iconographie, pour en faire un ouvrage d'art et d'histoire plaisant à lire et à offrir.

Après l'accueil de la Présidente, l'assistance nombreuse et chaleureuse pouvait suivre le support visuel consacré à la « fabrication » de cette documentation synthétique sur notre joyau local. Comme il est de tradition, les questions étaient ouvertes avant le partage d'un petit buffet qui accompagna les visiteurs jusqu'en fin d'après-midi.

Notons la présence au cours de cette manifestation de Madame Elodie BERGERON, nouvelle Présidente de la FEDERATION HISTORIQUE DES YVELINES, du Père Eric DUVERDIER, Curé du Groupement paroissial de TRIEL-MEULAN, du Maire de la ville, Cédric AOUN et de son adjointe Bérengère VOILLOT, ainsi que celle de Monsieur OLIVET, Architecte du Patrimoine, chargé de l'étude préparatoire de la prochaine restauration de l'église, que tous les admirateurs de SAINT-MARTIN DE TRIEL attendent avec impatience !

Merci à tous les adhérents pour leur présence et leur participation, et à bientôt pour d'autres aventures...

J.-P.H. pour TMH (12 septembre 2022)



Ont participé à l'ouvrage : de g. à d. :
 Françoise Desmonts, Michèle Billet,
 Jacqueline Aimé, Danièle Houllémare,
 Jean-Pierre Desmonts, Dominique
 Lemaitre, Jean-Pierre Houllémare,
 Florence Paillet.
 Absents : Françoise Del Rio,
 et Claude Guédon.

260 pages consacrées à l'église Saint-Martin de Triel

L'ouvrage que l'association Triel, Mémoire & Histoire vient de publier permet au public d'appréhender l'église dans sa totalité : historique de l'architecture, inventaire du mobilier et des statues, description détaillée des magnifiques vitraux et des embellissements récents sans oublier certaines particularités comme le passage voûté sous le chœur Renaissance ou la crypte du XVI^{ème} siècle qui n'est pas souterraine mais construite à côté de l'actuelle rue Galande, une véritable chapelle *cachée*.

Souvent, pour le visiteur, l'église Saint-Martin de Triel apparaît à la fois très belle et très surprenante pour ne pas dire mystérieuse. Elle enjambe une route... elle semble faite de plusieurs parties qui n'ont pas été construites dans le même axe... elle a traversé les temps troublés de l'Histoire et a échappé plusieurs fois à une destruction définitive. Autre détail qui a son importance à mes yeux : elle a conservé quasiment tous ses vitraux qui sont là, figés une fois pour toutes devant nos yeux habitués aujourd'hui aux images animées.

Quand on entre dans le bâtiment pour la première fois, on est tout d'abord frappé par la hauteur des voûtes, soutenues au niveau du chœur par d'audacieuses colonnes en faisceau que les siècles semblent avoir courbées. Passant derrière l'ancien chœur médiéval, nous abordons une tout autre atmosphère avec le chœur Renaissance où règne une étonnante sobriété des lignes et un certain ordre géométrique qui s'opposent à l'empirisme de la partie moyenâgeuse.

Par son hétérogénéité, son originalité, mais aussi pour ses remarquables vitraux, dont bon nombre ont été dessinés et façonnés par des artistes verriers du XVI^{ème} siècle, l'église de Triel est certainement l'une des plus curieuses, des plus originales et des plus attachantes d'Île-de-France. Pourtant, cette honorable dame qui veille depuis 800 ans sur le village, faute de moyens pour l'entretenir, a bien failli être abandonnée à la pioche des démolisseurs au XIX^{ème} siècle.

L'ouvrage que TMH vient d'éditer, le premier du genre consacré à cette église de Triel, s'adresse à tous et a pour vocation première de mieux faire connaître un édifice religieux où les aspects historiques et architecturaux sont abordés de manière pédagogique. Et dévoilant leur symbolique et leurs codes, les vitraux y sont

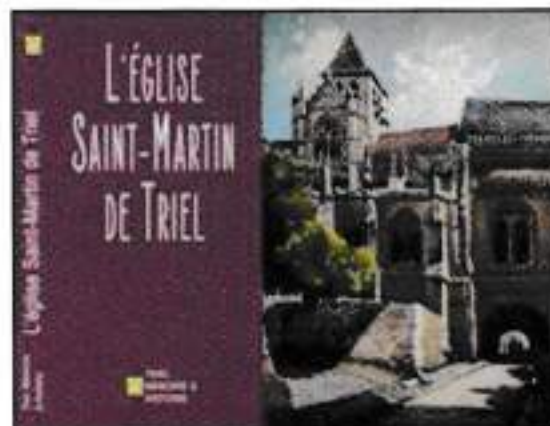
minutieusement décrits un par un. Leurs couleurs, à la fois matière et lumière, que l'on perçoit aujourd'hui, différent de celles d'origines car le temps les a transformées ; les personnages pour la plupart inspirés de la Bible font aussi pour certains référence à des légendes ou des anecdotes symboliques.

Mais d'autres sujets sont également abordés, comme les peintures et les statues, qui bien souvent échappent à l'attention du visiteur de passage, sans parler de ces fonts baptismaux sculptés au XVIII^{ème} siècle, ou de ce remarquable lutrin forgé au XVII^{ème} qui se dresse au milieu du chœur Renaissance.

Le lecteur découvrira également des aspects moins connus de l'édifice, comme dans la crypte les remarquables clefs de voûte et les énigmatiques graffitis gravés dans le plâtre de ses murs par quelques marguilliers désireux de passer à la postérité, ou encore les cloches, qui résonnaient autrefois aussi bien pour le profane que pour le religieux et selon des règles connues bien précises : simple tintement ou à la volée.

Ce livre, au texte enrichi de nombreuses explications, descriptions et anecdotes, propose au lecteur une iconographie originale et soignée qui nous révèle toute la beauté d'un monument familier aux Triellois. À la fois documentaire et inspiré, ce bel ouvrage, résultat du travail d'une équipe enthousiaste, rejoint par ses qualités, le chef d'œuvre architectural que l'église Saint Martin de Triel représente en ce XXI^{ème} siècle *technologique*. Un message voulu par les constructeurs et venu d'une époque lointaine où spiritualité, technique et qualités artistiques s'affirmaient par la construction d'un édifice durable et positif, destiné aussi à ceux qui viendraient après eux.

Claude Barouh (15 septembre 2022)



28 cm x 24 cm
260 pages couleurs
25 €
En vente
sur la boutique
TMH

Hommage

Victor Schlienger (1875-1967). peintre triellois

Juin 2019 / Novembre 2022. Il fallut attendre quarante mois (!) entre la date de la révélation fortuite qu'un artiste-peintre avait habité Pissefontaine pendant de nombreuses années et l'exposition-hommage qui lui a été rendue par ses petits-enfants et parrainée par l'association Triel, Mémoire & Histoire.

Philippe Boulay évoque son grand-père

Bien qu'étant né à Paris le 23 mars 1948 j'ai été baptisé à Saint-Martin de Triel le 18 juillet de la même année. Mes parents tenaient une petite société de tissus et accessoires textiles de mode dans le Sentier ce qui fait que pratiquement tous les week-ends et les vacances se passaient à Pissefontaine dans notre maison de famille achetée par mon grand-père en février 1930. À cette époque, les jeunes ne partaient pas aux sports d'hiver ni un an à Londres ou ailleurs en Europe mais nous étions heureux.

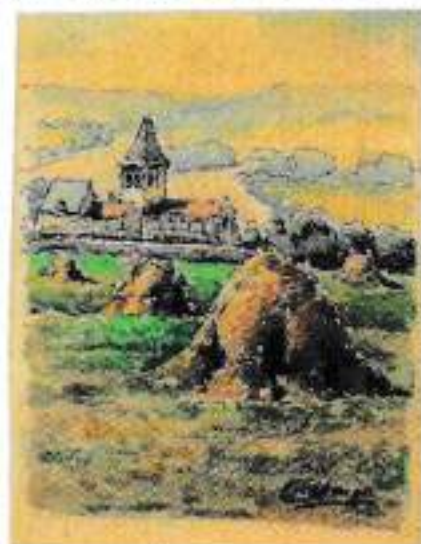
L'entreprise de mes parents nécessitait une employée à plein temps, c'est comme cela que Monique Prévost est venue travailler à Paris tous les jours avant de se marier. Le jeudi, jour de repos des écoliers dans ces années-là, je venais l'aider à porter les colis à la Poste sur un gros diable en bois très lourd et peu maniable.

Dans les années 1960, mon père qui voyageait beaucoup pour son entreprise trouva un hôtel fort sympathique à Deauville «Le Frascati». Nous y allions une semaine tous les ans au mois de juillet, c'était la seule fois de l'année où nous quitions l'Île de France.

De la rue des Saussaies j'ai un souvenir très précis du passage de la camionnette de Monsieur Janin où le lait était « à la bassine », eh oui ! La bonne de la maison d'en face Mademoiselle Marthe prenait $\frac{1}{4}$ de lait dans un broc en métal, penser à cela aujourd'hui... Cette maison d'en face appartenait à Jean Lucas-Dubreton, écrivain spécialisé dans l'époque Charles X à Louis-Philippe, il partait à la messe à Chanteloup un peu avant nous avec son chapeau vissé sur sa tête toujours « droit comme un I » disait ma mère.

Nous descendions souvent la Grand-Rue de Pissefontaine pour nous rendre à l'épicerie Fortier puis Jumeau place Corroyer, on passait devant le numéro 37 où habitait Madame Prévost surnommée «la Reine de Pissefontaine», en face habitait Madame Laurence au 20 et au 22 séjournèrent des Américains qui travaillaient au SHAPE à Saint Germain-en-Laye, ils avaient de grandes voitures américaines, moi qui ai toujours adoré les voitures cela m'en mettait plein la vue. L'épicier Fortier avait lui une Peugeot 202 camionnette et plus tard les Jumeaux une 203 commerciale.

Lorsque j'ai eu 18 ans, avec mon premier salaire j'ai acheté un vélo neuf chez Théval, toujours dans la



Grande-Rue de Pissefontaine au numéro 33 où se trouvait jadis la prison, j'ai eu la chance de voir les barreaux dans la cave ! Toujours dans les années 62, mes parents craignaient que notre grande maison soit réquisitionnée pour loger des personnes revenant d'Algérie c'est la raison pour laquelle ils en ont prêté une partie à des amis parisiens qui avaient trois enfants comme nous et du même âge.



Avec ces amis, nous allions à la messe à Chanteloup (plus près que Triel), nous partions par la route et revenions par le chemin parallèle après avoir acheté un petit flan à la boulangerie qui se trouvait à l'époque au 31 rue de l'Hautil car pour communier, il fallait être à jeun, cela a bien changé. En 1969, mes parents ont fait faire le ravalement, ils se sont adressés à Monsieur Lemire rue Corrouge, il venait en Citroën C4 d'avant-guerre, encore un souvenir automobile, ce n'est pas étonnant si j'ai fait toute ma carrière chez Peugeot !

En 1979, Madame Cieslar, notre voisine dit à ma mère à travers le grillage « votre fils ne serait-il pas intéressé par le terrain où se trouve le transformateur électrique ? » ma mère demande : « Mais pourquoi cette question ? » réponse : « Parce que c'est à vendre et pas cher du tout car il manque quelques mètres carrés pour que ce soit un terrain à construire ». Voilà comment je me suis rendu acquéreur de cette parcelle pour ne pas avoir de voisins tout proches.

Philippe Boulay (juin 2021)



L'épicier Fortier avait une Peugeot 202 camionnette (à gauche) et plus tard les Jumeaux une 203 commerciale.

L'exposition d'une sélection d'œuvres

Trente ans ! Voilà trente ans que les trois petits-enfants de cet artiste-peintre devenu résident triellois souhaitent partager leur héritage culturel avec la population ! Comme le rappelait Danièle Houlemare, présidente de TMH dans son accueil au vernissage, c'est au cours d'une manifestation privée et conviviale, autour du sujet des vendanges, que les échanges permirent de jeter les bases de cette manifestation. Conscient de l'importance du témoignage graphique de l'artiste, Florence Paillet, très investie dans les recherches concernant les écrivains et les peintres ayant œuvré à Triel et alentours, formait avec Michèle Billet et Jacqueline Aimé l'équipe de projet qui allait mener à bien cette organisation.

Encore fallait-il sélectionner toutes les œuvres qui méritaient de figurer aux cimaises de la salle Grelbin, transformée pour l'occasion en petit musée, avec le côté atelier propice à entrer dans l'univers pictural de Victor Schlienger ! Les sélectionner, les encadrer pour certaines, les regrouper par thèmes, les valoriser par un éclairage efficace avec l'aide des services techniques de la ville, établir la liste-catalogue... C'est donc au partage que nous invitait les membres de la famille Schlienger, Boulay, Cassen qui mettaient l'ensemble de la collection privée à l'épreuve du regard du public.

Succès total !

Pendant les trois jours d'ouverture, les adhérents de T M H ont accueilli près de 180 visiteurs, tous plus admiratifs les uns que les autres, heureux de retrouver pour certains les images de leur enfance plus vraies que nature et l'ambiance d'un Triel parfois un peu trop effacé...

Le souvenir de l'exposition, par définition toujours fugace, pouvait heureusement se matérialiser dans l'achat du recueil consacré à l'artiste, dont plus de trente exemplaires furent diffusés. Le recueil Victor Schlienger, artiste-peintre triellois, raconté par ses petits-enfants est toujours disponible sur ce site à la Boutique TMH et dans nos deux librairies trielloises.

Jean-Pierre Houlemare (Décembre 2022)



L'artiste-peintre raconté par ses petits-enfants

Découvrir en 2019 qu'un artiste-peintre s'installa à Triel-sur-Seine en 1930 a excité la curiosité de certains membres de notre association Triel, Mémoire & Histoire (TMH). Apprendre qu'il a peint avec talent, pendant des années, Triel, en étonna plus d'un et leur donna envie de partager la découverte. Résultats : un livre (publié en 2020) et une exposition réussie en 2022 (reportée plusieurs fois, COVID oblige !).

Une rencontre inattendue et vendangère

Lorsque les petits-enfants montrèrent l'ensemble des œuvres, ce fut un choc !

Tout a commencé par une anecdote, une rencontre imprévue : en effet c'est par une belle journée de septembre 2019, qu'un groupe de Triellois se retrouve au Clos des Petits Hautmonts, propriété d'un des derniers vigneron triellois. Ce sont les vendanges ! Sécateur et seau en mains, les travailleurs d'un jour sont fin prêts à emplir leur besace. Le raisin est abondant, l'ambiance détendue, joyeuse. Les langues se délient et chacun parle de ses centres d'intérêts. Florence Paillet, historienne locale à ses heures mais aussi trésorière de l'association historique de Triel (Triel, Mémoire & Histoire) raconte les activités de l'association : ses conférences, ses expositions, ses livres, ses recherches sur les peintres...

À ce mot, Catherine Cassen bondit et l'échange suivant s'enclenche :

- Mon grand-père, Victor Schlienger, habita Triel pendant de longues années et il était peintre ! Il a réalisé de nombreux tableaux sur plusieurs villes et villages de France, dont Triel.
- Ah, intéressant, j'aimerais bien voir ses peintures...
- C'est mon frère qui a les toiles mais je pourrai vous montrer des cahiers de croquis...

Florence Paillet continue :

- Le temps passe et cette information reste enfouie au fond de ma mémoire, non traitée, quasiment oubliée... Lorsqu'en juin 2019 (un grand jour pour l'association TMH) on inaugure la deuxième tranche du parcours de découverte de Triel (35 panneaux en tout). Vu la longueur de la promenade, il a été décidé de se cantonner aux panneaux racontant l'histoire de Pissefontaine. La foule attentive écoute le discours de notre présidente et n'hésite pas à les pimenter d'anecdotes et de souvenirs. Des propos d'une voix claire, puissante, fluide, attirent mon attention. Elle appartient à un homme, grand, mince, au visage

avenant. Il nous conte son Pissefontaine, son grand-père, un artiste peintre. Son admiration est palpable. Ma curiosité toujours en éveil, nous échangeons nos adresses de courriel alors je découvre que Philippe Boulay est le frère de Catherine Cassen. »

La boucle se referme

Nous prenons rendez-vous pour un dimanche matin de juillet, au 5 rue des Saussaies à Pissefontaine. C'est l'ancien domicile du peintre. Quelle surprise ! Les murs du salon, le piano, les tables, les chaises, les fauteuils sont tapissés de toiles, de dessins de Victor Schlienger. On ne sait où poser les yeux ! Quelle richesse ! Quel talent ! Il faut exploiter ces trésors, les faire connaître aux Triellois. L'idée s'impose aussitôt : c'est une exposition qu'il faudra monter dès que possible !



Mme Schlienger (1931)
Le puits du 5, rue des Saussaies.

novembre 2022. Des dizaines d'œuvres, la plupart représentant Triel comme il fut jadis. On y tout le charme qui se dégage d'une ville encore champêtre où à travers les toiles et les dessins exposés le visiteurs peut se plonger sans effort dans l'atmosphère lumineuse et campagnarde du Triel d'autrefois grâce au talent de Victor Schlienger. Il a permis aux couleurs d'alors de nous transmettre aussi un peu de ce climat bucolique, campagnard et parfois poétique... Un aspect de Triel que certains quartiers ont conservé et qu'il nous faut préserver. Où sont-ils ? Triellois cherchez ! Et vous en trouverez un ou plusieurs sûrement pas loin de chez vous.

Un rêve réalisé

Après demande d'autorisation auprès des Hautes sphères de TMH, l'aventure peut commencer avec le travail, le savoir, la disponibilité, la patience de Michèle Billet et Jacqueline Aimé membres de l'association et les petits-enfants de Victor Schlienger, Philippe et Marie-Reine Boulay, Catherine Cassen et Françoise Boulay. Réaliser un inventaire des œuvres ? Il ne serait jamais terminé car, toujours, une nouvelle toile pointe son nez. La suite ? Dépoussiérage, remise en état, essais d'encadrement, fixation d'attaches, de crochets, échanges d'idées. Les rendez-vous se succèdent, les surprises et les découvertes aussi. Enfin, nous voilà prêts à réaliser un rêve de 30 ans, celui de Philippe qui voulait, depuis longtemps, mettre son grand-père, Victor Schlienger, à l'honneur.

Ceci date de février 2020, l'ère d'avant CODIV19. Pendant 2 ans le monde s'est arrêté... enfin presque... Depuis cette date les œuvres attendent dans la maison préservée de Pissefontaine que l'exposition soit enfin présentée. C'est chose faite du 25 au 27



Devant le portrait du peintre par L. Le Méc : Marie-Reine Boulay et les petits-enfants de Victor Schlienger : Catherine Cassen, Philippe et Françoise Boulay.

C. B. (Novembre 2022)

Conférence

ZOLA, le roman d'une vie

Avec *ZOLA, le roman d'une vie*, notre association a donné une carte «joker» à Françoise CAMUT, qui s'est entichée des deux femmes d'Émile, deux lingères qui donneront à l'écrivain la force de construire une œuvre magistrale, avec la saga des Rougon-Macquart, et celle de fonder une véritable famille.

Le public avait dû sentir cet intérêt caché, et c'est une salle Grellbin comble, manquant de sièges qui accueillait les derniers arrivants, contraints de passer un après-midi attentif et méritoire, parce que debout...

Avec sa gentillesse communicative, Françoise CAMUT aborda la jeunesse triste du fils d'Italien qui ne mange pas tous les jours à sa faim et qui échoue deux fois au baccalauréat de l'époque. Travailleur acharné, il collabore avec de nombreux journaux, et le journaliste passe progressivement des articles de circonstance à l'étude approfondie de la société qui l'entoure.

Le succès est au rendez-vous et la peinture sans concession de la dureté de la vie au XIX^{ème} siècle lui apporte la fortune qui lui permettra de donner corps à ses rêves bourgeois. La petite maison relativement modeste dénichée à Médan va devenir une sorte de «château», flanqué de deux tours baroques... Elle servira de bureau, de refuge bucolique et de repaire amical d'artistes authentiques.

C'est à travers les sentiments d'Alexandrine Zola, l'épouse toujours présente et ceux de la jeune Jeanne Rozerot – qui deviendra presque avec l'aval de sa patronne, la joie du grand homme et la mère de ses deux enfants – que s'exprime la complémentarité de ces deux femmes, aimées sincèrement d'un homme qui n'a le courage que de ne pas choisir !

Avec l'affaire Dreyfus, Émile Zola s'engage à fond contre l'antisémitisme et devient ardent défenseur de la vérité, lui l'homme écorché écartelé entre ses

deux femmes ! Après l'impact de sa lettre au Président de la République (Félix Faure) «J'accuse !» il a choisi son camp et ses ennemis ne l'oublierons pas. Par un triste matin d'automne, Zola est vraisemblablement «assassiné» au monoxyde de carbone, sous le regard hagard et impuissant d'Alexandrine, Denise et Jacques, les enfants orphelins d'Émile, deviendront les protégés d'Alexandrine... et Jeanne succombera à une opération bénigne en 1914. L'épouse, elle, léguera le domaine de Médan à l'Assistance Publique...

Cent vingt ans après la mort de Zola, la maison a retrouvé son lustre et Alfred Dreyfus a donné son nom au musée dédié à la lutte contre l'antisémitisme. Si vous n'étiez pas disponible, une monographie de Florence Paillet, *Sur les pas d'Émile Zola à Triel* est toujours en vente, sur la Boutique TMH.

Jean-Pierre Houlemare (26 octobre 2022)



De g. à d. : Danièle Houlemare et Françoise Camut-Le Riboteur

Conférence

Fortunée d'Este-Modène, dernière châtelaine de Triel



La monographie est disponible sur la Boutique du site de TMH.

siècle avec la discrétion d'une grande dame d'un autre temps, attentive aux petites gens et généreuse en dévotion religieuse. Rapidement délaissée par son mari, Marie-Fortunée n'était pas dupe de l'impact de sa personnalité – voire de sa *laideur* – sur son entourage et elle aurait d'ailleurs pu s'exprimer ainsi, d'après l'observation du comte de Sade qui relate ce propos destiné à son tout jeune mari :

« Monsieur, je ne suis point faite pour inspirer de l'amour, mais j'espère mériter votre amitié. Je mettrai tous mes soins à acquérir votre estime. »

Officiellement séparée de son mari en 1776, elle s'installe durablement dans une solitude uniquement partagée par ses quelques proches et sa « Maison » constituée du minimum de serviteurs indispensables à son rang, car ses moyens diminuent avec sa situation personnelle qui se dégrade avec le temps. C'est en 1781 que Marie-Fortunée d'Este-Modène, Princesse de Conti acquiert l'usufruit à vie de la seigneurie de Triel et c'est dans « ce beau et grand château... » qu'elle passera quelques-unes des plus belles années de sa vie française, avant les turbulences de la Révolution et de l'Empire.

Claude Barouh aura su nous peindre un tableau très évocateur de cette longue période troublée, peuplé des portraits des proches de Marie-Fortunée, et illustré généreusement suite à ses nombreuses



Berline de voyage semblable à celles qu'empruntait la princesse de Conti. (XVIII^{ème} / XIX^{ème} siècle)

Un public attentif et nombreux a répondu samedi dernier à notre invitation pour cette conférence de printemps présentée par Claude Barouh, grand « admirateur » de Marie-Fortunée, comme il se plaisait à la nommer.

Au terme de plusieurs mois de recherches et de préparation, notre conférencier du jour s'est attaché à nous faire entrer dans l'intimité de cette grande aristocrate italienne, devenue à 28 ans l'épouse du comte de La Marche, Louis-François Joseph de Bourbon-Conti, fils du Prince de Conti. Avec son humour parfois corrosif, Claude Barouh (photo) a réussi à entraîner l'auditoire dans l'ambiance des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, la vie aisée des nobles aristocrates, oisifs par nature mais aussi fort occupés à visiter famille et relations de la bonne société, quand ce n'était pas jusqu'à parvenir à l'ultime consécration de la réussite, la présentation et la participation active à la cour du Roi.

Dans ce climat de réceptions et de marques de pouvoirs, Marie-Fortunée s'est montrée quasi transparente, traversant le XVIII^{ème}



recherches iconographiques. Le public, très sensible au langage fleuri de l'orateur, réagissant avec bonhomie à ses clins d'œil, ne quitta la salle devenue trop petite avec ses 80 places autorisées, que pour assiéger le stand des publications de l'association, au centre duquel chacun pouvait trouver lecture à son goût et notamment la copieuse monographie fraîchement sortie des presses et consacrée à notre dernière princesse de Conti.

Jean-Pierre HOULLEMARE – 28 mars 2023.

L'iconographie commentée de Marie-Fortunée d'Este.

La dernière princesse de Conti passe pour avoir été, selon les critères de l'époque, plutôt laide, surtout à cause de son nez (voir p.19 monographie anecdote Genlis) et les contemporains semblent unanimes avec cependant un correctif quant à sa silhouette, apportée par le comte de Sade, peut-être témoin oculaire du mariage, qui la trouve grande et bien faite (pour le reste, il est assez précis, mais presque sans jugement. Noire - c'est-à-dire : très brune, de beaux yeux, le nez aquilin, la bouche petite, de vilaines dents). Les rares portraits qui ont traversé le temps ne sont que d'insuffisants témoignages d'artistes. C.B.

1763 - Dominique Vivant Denon. Médaillon ovale. Ce ravissant profil, à gauche, à l'expression mélancolique, daterait de 1768 car la coiffure, surmontée d'un haut bonnet enrubanné, est plutôt typique des dernières années 1770. Le nez, très légèrement aquilin, rend ce portrait assez peu comparable à celui dessiné par Cochin. (Musée du Louvre).



1781 - C.N. Cochin gravé par Saint-Aubin. Profil vers la droite, réalisé pour la commémoration de la participation de la princesse à la réfection d'une église du diocèse de Paris (*l'église de Saint Chaumont était située au carrefour de la rue St Denis et la rue de Tracy*).

L'Isle-Adam, musée Louis Senlecq.



1765 - Peintre inconnu. Remarquer la robe blanche (voir ci-dessous 1769) et les roses cousues sur le buste plus celle posée discrètement sur la main gauche de la future princesse.



1769 - Carmontelle
Musée Condé de Chantilly.
Dans «*Carmontelle au jardin des illusions*», Mme Chatel de Brancion cite Lédans (*manuscrits de Chantilly*) pour justifier la robe blanche, qui accrédirait la rumeur de la non consommation du mariage avec le comte de la Marche... La fameuse laideur de la princesse, représentée de profil, selon les habitudes de l'artiste, par ailleurs réputé pour les ressemblances qu'il rend - n'est pas évidente.



1835 - Hortense Haudebourg-Lescot. Conservé au musée de Versailles, ce portrait posthume, de trois quart face, est une copie réalisée plusieurs années après la mort de la princesse à partir d'un original perdu (peint pendant l'exil de la princesse, sans précision de date ?). Il montre une femme étonnamment jeune - alors que la princesse doit avoir plus de 60 ans et étonnamment brune, sous le bonnet tuyauté qui cache son front. La mine est sévère ; le nez, très présent, paraît plus droit qu'aquilin. La laideur n'est pas du tout rendue.

D'après : Pierre Houdion, ouvrage cité.



1770 - Peintre inconnu. Remarquable coiffure garnie de fleurs aux couleurs et à la mode, reprise par l'artiste à qui fut confiée la réalisation du portrait inventé ci-contre.



En 2021, l'illustratrice trielloise Sabine Breynaert s'est inspirée de plusieurs portraits de la dernière châtelaine de Triel pour illustrer l'affiche et la monographie de la conférence du 25 mars 2023. Nous offrant cette silhouette imaginaire d'une princesse qui, selon les quelques mémorialistes de l'époque qui l'ont connue traversa discrètement le siècle des Lumières.



Le château de Monte-Cristo. paradis d'Alexandre Dumas (1802-1870)

Samedi 6 avril 2023, c'est accueillis par Mme Marie-Agnès Renaud (photo), guide conférencière talentueuse, que les membres de T M H qui s'étaient déplacés ont pu s'immerger dans un lieu étrange où vécut pendant quelques années Alexandre Dumas : son château de Monte-Cristo à Port-Marly restauré et remeublé.

Précurseur de la révolution théâtrale romantique, dramaturge passionné, romancier à la vie et l'imagination foisonnantes, Alexandre Dumas est une figure incontournable du XIX^{ème} siècle. À un moment de sa vie aussi trépidante que ses personnages de romans, il prend conscience de son succès.

*« Complètement inconnu le soir, le lendemain,
en bien ou en mal, je faisais l'occupation du tout Paris ».*

Devenu riche et admiré, doué d'une puissance de travail hors du commun, il expérimente tous les moyens d'expression et crée une œuvre prodigieuse : romans, romans historiques, drames et comédies au théâtre, récits de voyage... il fonde même ses propres journaux et rédige un dictionnaire de cuisine.

Il communique à ses héros sa verve et son humour, il fait « du Dumas ». Le regard de Dumas sur les faits et l'histoire n'appartient qu'à lui... Dans sa vie se mêlent le travail, l'amour, la gastronomie, les voyages, les fêtes, les combats politiques, les succès éclatants et les échecs. Son génie s'épanouit à travers toutes ses activités.

Aussi, à partir de 1843 doit-il s'éloigner de la capitale des tentations mondaines, ce « Paris fétard » dont il est le roi, pour trouver le calme nécessaire à son investissement personnel dans l'écriture. Jamais Dumas n'a gagné autant d'argent. Il est riche et populaire, il tient à ce que cela se sache et se voie. En 1844, alors qu'il séjourne à Saint Germain-en-Laye, dans les Yvelines, Dumas découvre un site merveilleux sur les collines du Port-Marly. Il décide d'acquérir les terrains et d'y faire construire sa résidence pour goûter la sérénité du lieu et profiter de la vue panoramique sur la Seine. Le château construit à flanc de colline est à son image.



Il inscrit à jamais son âme dans sa demeure. En effet, son effigie trône au-dessus de la porte d'entrée. Ses initiales ornent le haut des tourelles du monument. Le blason de ses ancêtres figure en bonne place sur la façade ainsi que sa devise personnelle : « J'aime qui m'aime ».

Il fait appel à l'architecte Hippolyte Durand et trois ans plus tard, le 24 juillet 1847, jour de son anniversaire, Dumas inaugure son rêve.



Qui a nommé ce château Monte-Cristo ?

«Ah ! Monte-Cristo est une des plus délicieuses folies qu'on ait faites. C'est la plus royale bonbonnière qui existe.» (Lettre de Balzac à Mme Eve Hanska du 2 août 1848)

«Ce n'est pas moi qui lui ai donné ce nom ; je n'eusse pas eu cette fatuité. J'attendais un jour à dîner Mélingue¹, sa femme et ses deux enfants. Monte-Cristo était à peine sorti de terre, et n'avait pas encore de nom. J'en avais indiqué, comme j'avais pu, le gisement à mes invités, mais pas si exactement, que toute la chère famille pût venir à pieds.

Au Pecq, elle prit une voiture.

- Chez M. Dumas, dit madame Mélingue.

- Où cela, M. Dumas ? demanda le cocher.

- Mais sur la route de Marly.

- Il y a deux routes de Marly : celle d'en bas, celle d'en haut.

- Diable !

- Laquelle ?

- Je ne sais pas. Mais, enfin, est-ce que la maison de M. Dumas n'a pas de nom ? Si fait, c'est le château de Monte-Cristo. On se mit en quête du château de Monte-Cristo, et on le trouva. Madame Mélingue me raconta l'anecdote.» (Alexandre Dumas Histoires de mes bêtes)



Eugène de Mirecourt, auteur d'un pamphlet virulent à l'encontre de Dumas, nous permet d'imaginer, même sous un angle peu flatteur, l'intérieur de Monte-Cristo : «C'était un encombrement de tableaux, statues, de meubles Boulle, de curiosités bizarres, jetés pêle-mêle du rez-de-chaussée aux combles. Il y avait abus de sculptures et profusion de moulages (...). Un décor exotique fastueux, éphémère, une féerie romantique...

L'intérieur, une décoration exubérante.

Il n'existe pas de description détaillée et complète de l'intérieur de la demeure. Aucune gravure ne permet de reconstituer l'apparence exacte des lieux. Toutefois un acte de vente du mobilier peu précis, daté du 25 janvier 1848, nous permet de percevoir la composition des pièces à l'époque de Dumas : au rez-de-chaussée, une salle à manger, des salons et boudoirs.

Au premier étage, un salon de réception, un salon arabe et une chambre à coucher. Au deuxième étage des chambres, une bibliothèque, des salons, un cabinet de toilette...

L'acte de vente laisse imaginer une décoration intérieure très chargée. Coffres, tables, chaises, buffets, armoires, bureaux, divans et fauteuils de tous styles occupent les lieux.

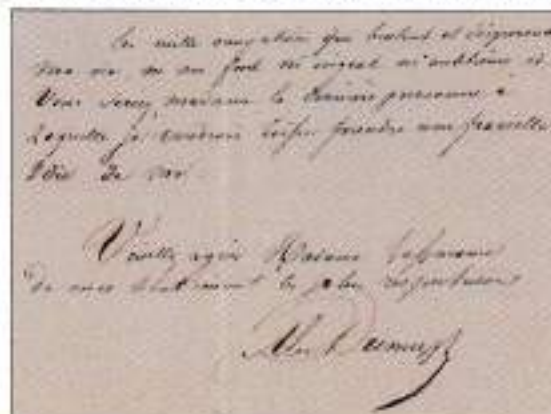
¹ Étienne Mélingue (1808-1875), acteur et sculpteur. Le rôle de d'Artagnan dans l'adaptation des «Trois mousquetaires», au théâtre de l'Ambigu, en 1845, valut un triomphe à l'acteur qui devint dès lors l'incarnation de tous les héros de cap et d'épée. Mélingue était également un excellent sculpteur.



Le salon mauresque, *une perle d'architecture.*

En 1846, alors que le château est en cours de construction, Alexandre Dumas part en Algérie à la demande du gouvernement français qui souhaite, grâce aux récits vivants et enthousiastes de l'écrivain, faire découvrir aux français ce pays conquis en 1830. Alexandre Dumas effectue plusieurs étapes en Orient et se rend jusqu'en Tunisie. Il est séduit par l'art mauresque et parvient à ramener avec lui Hadji Younis et son fils Mohammed, stucateurs du Bey de Tunis, pour réaliser un authentique salon mauresque dans le château. Cette dentelle de stuc, ce méticuleux travail géométrique, présente d'innombrables arabesques finement ciselées sur le thème tantôt solaire tantôt végétal. *« C'est une œuvre de patience toute musulmane, sans compas, sans règles et sans mesures, avec une incroyable sûreté de mains (...) le père et le fils (...) multipliant sous leurs ciseaux de fer les féeriques dessins qu'ils ont dans la tête ».*

Au siècle dernier, peu à peu, faute d'entretien, le château perd de son éclat et se délabre. Maurice Druon, ancien ministre des Affaires culturelles (1973-1974), fervent admirateur de Dumas, est lié d'amitié avec sa Majesté le roi du Maroc Hassan II. Le roi s'inquiète de son rôle quant à la restauration du château auprès du ministre français, ce à quoi ce dernier lui suggère d'aider à restaurer le salon mauresque. C'est ainsi qu'en 1985, une équipe d'artisans marocains spécialisés, financée par le roi, ont rendu à cette salle sa beauté originelle.



Le Château d'If, le cabinet de travail de l'écrivain.

Dumas commande à son architecte un pavillon gothique entouré d'eau. Ce cabinet de travail permet à Alexandre Dumas de s'isoler pour écrire. Il travaille au rez-de-chaussée et se repose à l'étage.

«Mon premier désir est illimité (...). Comment j'y arrive ? En travaillant comme personne ne travaille, en retranchant de la vie tous ses détails, en supprimant le sommeil.» (Alexandre Dumas).

Entouré d'eau, cet édifice présente deux façades distinctes aux décors insolites. Des titres d'œuvres d'Alexandre Dumas sont gravés dans la pierre. Différentes sculptures ornent les murs de cette «*forteresse de poupée*» comme le décrit André Maurois dans *Les trois Dumas*. Ici, Edmond Dantès découvre son trésor, là, le duc de Cuise menace de son couteau, au pied de l'escalier, une niche est habitée par un chien de pierre... Ogives gothiques, rosaces et rinceaux, balcon ouvragé et colombages décorent le bâtiment. Ce château d'If blotti entre les arbres, est l'expression du style éclectique alors en vogue en Europe. *«Je n'ai rien à comparer à ce précieux bijou (...) Je fus frappé d'admiration.»* (Cosselin Lenôtre).



Un paradis perdu

Alexandre Dumas dirige des journaux et un immense théâtre, le Théâtre Historique, qu'il a fait construire à grands frais et qui recueille de formidables recettes...

Alexandre Dumas est au sommet de sa gloire et de sa fortune. Il est très dépensier, reçoit beaucoup, voyage, entretient généreusement sa famille ainsi que de nombreuses maîtresses. Il ferme les yeux devant les réalités financières. L'écrivain gagne des fortunes mais dépense le double, ce qui fit dire à Dumas : *«Un panier percé ? C'est vrai mais ce n'est pas moi qui fais les trous dans mon panier»*. De plus, la crise de 1848 vide les théâtres et porte un coup mortel aux entreprises de Dumas. Poursuivi par ses créanciers, perclus de dettes, il est contraint de disperser sa ménagerie, de vendre à regret son mobilier en 1848 et son domaine en 1849.

La Renaissance

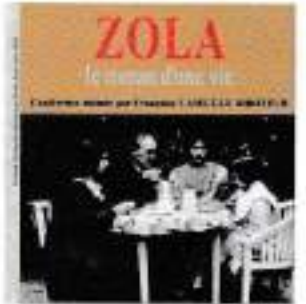
Après Dumas, différents propriétaires se succèdent. En 1969, la propriété qui appartient alors à une société immobilière, est promise à la démolition pour permettre la construction de 400 logements. L'historien Alain Decaux, futur président de la Société des Amis d'Alexandre Dumas, alerte l'opinion par voie de presse. Les communes de Marly-le-Roi, du Pecq et du Port-Marly se regroupent en Syndicat intercommunal pour la sauvegarde du domaine de Monte-Cristo. Le permis de construire est refusé ce qui sauve le site de la démolition. Le Syndicat rachète alors la propriété et en assure encore aujourd'hui la gestion. En 2011, la maison est labellisée «Maisons des illustres» et en 2016 l'ensemble du domaine est classé.

Peu à peu, à force de volonté, de ténacité et d'efforts budgétaires, le «*paradis terrestre*» d'Alexandre Dumas est redevenu réalité.

Claude Barouh (14 avril 2023)
d'après l'ouvrage *Monte-Cristo, un château de roman*.

Participation de TMH aux activités locales

Après l'avoir présentée à TMH (voir page 15) le 22 octobre 2022, **Françoise Camut** a eu la satisfaction de faire sa conférence « *Zola, le roman d'une vie* » devant le CCAS de Triel-sur-Seine le 12 mai 2023. Un exercice apprécié par tous d'autant plus que Françoise est membre du CCAS. Elle a su avec talent apporter son éclairage sur la vie *compliquée* de l'auteur des « *Rougon-Macquart* » qui loua une maison à Cheverchemont (Les Framboisiers) mais habitait Paris et Médan sur la rive droite de la Seine.



Françoise Desmots est intervenue trois fois à l'Université populaire de Poissy sur le thème de la mythologie grecque : *Apollon à Délos et à Versailles, Les grands voyageurs, Ulysse, Jason et Énée* et *L'amour dans la mythologie grecque*. Ces mêmes thèmes (photo) ont été appréciés par l'atelier grec de TMH à la MDA de la rue des Créneaux lors de trois séances instructives et documentées comme Françoise sait les réaliser.

Autopublications de Triel. Mémoire & Histoire

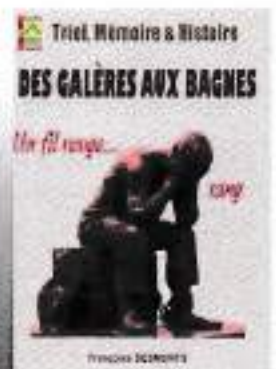
Plus d'infos et commandes sur la boutique de l'association : trielmemoirehistoire.fr

A Triel, un château, aujourd'hui disparu, a été habité pendant une dizaine d'années juste avant la Révolution de 1789 par la dernière princesse de Conti (1731-1803), petite fille du Régent par sa mère. Née en Italie (Modène), mariée à 28 ans à Paris, séparée 17 ans plus tard, le parcours de cette princesse du sang fut celui d'une femme autonome, indépendante mais discrète. Aussi évoquer l'ombre aristocratique et lointaine de Marie-Fortunée d'Este, c'est s'offrir une promenade à travers tout le XVIII^e siècle... C'est aussi observer, à partir de documents, de témoignages et des recherches d'historiens contemporains, les usages et la vie privée d'une partie de la haute société d'alors, à partir du Paris de la Régence jusqu'à celui de 1789, puis ensuite visiter les petites principautés européennes en partageant le quotidien d'une communauté d'émigrés, depuis les cantons suisses jusqu'en Bohême.



< La Seine nous a toujours renvoyé l'image d'un fleuve tranquille au courant calme et aux eaux sans ride... Mais ne nous fions pas à ses méandres paresseux aux courbes si gracieuses, quasi féminines, car la déesse Sequana, incarnation du fleuve, sait aussi se montrer terrible, monstrueuse et même cruelle ! Mais les crues n'ont pas été les seuls caprices du fleuve, souvent ses eaux ont été prises par les glaces, paralysant la navigation, souvent aussi ses étiages ont été si faibles que l'eau et le poisson vinrent à manquer... Cette brochure se veut avant tout historique, relatant les principales inondations – notamment celle de 1910 – et les autres catastrophes dont la Seine fut la cause directe ou indirecte. Mais elle se tourne également vers l'avenir, en évoquant la question de la future crue centennale et les conséquences qu'elle aura sur notre société du XXI^e siècle.

Il faut voir dans l'esclavage, puis les galères et enfin les bagnes, autant de manières, à travers les siècles, de soumettre, de punir, d'amender et surtout d'avoir pour finalités un intérêt économique, pas toujours bien compris, une volonté de protéger les « braves gens » et leurs biens.... Enfants, femmes, civils, militaires, journalistes ou militants, tous, victimes de leurs parents, de leurs conditions sociales, de leurs convictions politiques ou d'erreurs judiciaires pouvaient être amenés de 1851 à 1953 à connaître le régime inhumain de ce que la loi n'appelait pas le bagne, mais la peine de travaux forcés... Sous des cieux inhospitaliers, effectuant des travaux pénibles voire dangereux, molestés par des garde-chiourmes violents ou corrompus, le salut n'était pas dans les îles du même nom mais dans l'évasion au moyen d'embarcations de fortune, par exemple le cercueil qui servait à immerger les morts, ou en s'enfonçant à pied dans la jungle aux nombreux dangers....



Son hétérogénéité, son originalité, mais aussi ses remarquables vitraux, font de l'église de Triel l'une des plus curieuses, des plus originales et des plus attachantes d'Île-de-France. Pourtant, cette honorable dame, qui veille depuis huit cents ans sur le village, a bien failli être abandonnée à la pioche des démolisseurs.

Lefèvre-Pontalis écrivait en 1881 : « *Comme la nef, les bas-côtés et le transept menacent ruine, il faudra tôt ou tard se décider à les démolir en grande partie pour les relever sur le même plan* »... Sans les actions conjuguées d'un inspecteur des Monuments, d'un maire et d'un abbé à « *l'amour commun des vieilles pierres* », que serait devenue cette église ? Cet ouvrage, le premier du genre sur cet édifice, met en lumière ses particularités architecturales : voûtes gothiques côtoyant le plein cintre Renaissance, nefs désaxées et différences de niveau matérialisées par des allées entrecoupées de nombreuses marches...

Grâce à des explications, des anecdotes et une iconographie soignée, cet ouvrage nous révèle toute la beauté et toute la richesse de cette église...



Ouvrage collectif
260 pages en couleurs
Image de couverture
Victor Schlienger (1935)



« Selon Dominique Lemaître et Daniel Biget Louis Champeix, maire de Triel sur Seine de 1963 à 1973, a modernisé la commune en mettant au centre de ses projets la jeunesse...

La notion de patrimoine, à l'origine préoccupation familiale, s'est élargie à la commune, à la nation et au monde, en une lutte longue et difficile. Mais que de destructions provoquées par les guerres, les révolutions et les intérêts personnels ! Paradoxalement, la protection du patrimoine français commença à la Révolution de 1789. La restauration parfois contestable suivit pendant le XIX^e siècle. De nos jours... de nouvelles problématiques se font jour : comment restaurer et entretenir toutes ces œuvres artistiques et/ou historiques, mobilières ou immobilières ? La remise en cause de la loi d'inaliénabilité risque-t-elle de vider certains musées ?



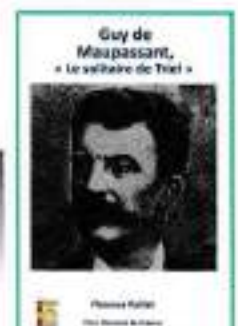
« Deux routes importantes parcouraient notre région : La route de Paris-Rouen, dite *d'en bas* par Saint Germain-en-Laye, Poissy, Triel, Meulan, Mantes, Vernon... La route de Paris-Rouen, dite *d'en haut* par Pontoise, Magny-en-Vexin, Écrouis, Fleury-sur-Andelle... Au 139, rue Paul Doumer, se trouvait le relais officiel de la poste aux chevaux de Triel. Il reçut un grand nombre de personnages illustres. En 1797, le tenancier de l'auberge à l'enseigne de L'Image Saint-Martin, située aussi rue Paul Doumer, presque en face de la rue Galande, établit un autre relais (privé celui-là) en annexe de son commerce.

Octave Mirbeau (1848-1917) habita Triel de 1909 à 1917 où il fit construire une grande maison qui existe toujours à Cheverchemont. Durant ces années de nombreux visiteurs sont venus le voir. Certains ont laissé des écrits relatant les entretiens amicaux que leur accorda le grand écrivain : Marc Elder (1884-1933), Marguerite Audoux (1863-1937), Albert Adès (1893-1921), Sacha Guitry (1885-1957)... Ces textes que nous publions avec plus de 70 illustrations, sont précédés d'une préface aimablement écrite par Pierre Michel, fervent et prestigieux *mirbeauphile*.



« Le Photo-Ciné-Club de Triel (aujourd'hui Clic-Triel) est l'une des plus anciennes associations de la ville. Il fut créé en 1955 par Jean Saloz, un personnage atypique qui marqua particulièrement les esprits. Cinéaste reconnu de tous, auteur du célèbre *Mon village au bord de l'eau*, Jean Saloz avait l'art de saisir les scènes du quotidien avec sa caméra 16mm. Son successeur, Jean Paillet, faisait également partie des membres fondateurs. Il fut un président aimé et respecté de tous qui anime le photo-club avec passion et détermination pendant presque 30 années.

Guy de Maupassant a passé l'été 1889 en bord de Seine, à Triel, dans la villa Stieldorf. Quelques mois dans la vie d'un homme, certes, c'est peu... mais cette brochure, grâce à un jeu de photos exceptionnel et unique, va vous permettre de découvrir le séjour de cet homme qui a marqué son époque mais qui a, aussi, laissé un peu de son âme à Triel en ajoutant un passionnant chapitre à son histoire.





Samedi 7 octobre 2023

salle Grelbin, 10 rue de l'Hautil, à 15 h



News memo - L'œil 17.com/blog.net

L'ALIMENTATION EN FRANCE, DU MOYEN-AGE A NOS JOURS

présentée par Françoise CAMUT-LE RIBOTEUR

Entrée libre et gratuite
www.trielmemoirehistoire.fr



TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE

Association historique de Triel-sur-Seine,
régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701.
Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines
Histoire des Yvelines

Site Internet : <http://trielmemoirehistoire.fr>
Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine.

Prix : 2 €
Cahier n°15 - Septembre 2023